

rir » ont trait à des positions d'entrecroisements de, membres qui surviennent au cours' de telle ou telle passe compliquée et sont douloureuses. Les ancêtres apparemment supportaient plus gaillement cet inconvénient puisqu'ils ne craignaient pas de se laisser attacher les membres. La permission de lâcher la prise est une concession faite aux douillettes des temps modernes. De même, si l'on se sent tomber un peu rudement, on a le droit de la lâcher et d'étendre le bras vers le sol en manière de ressort amortisseur. Quant au « Hand-touch », quand et comment peut-on y avoir recours ? Ceci est une autre affaire.

Dans le manuel de Josefsson, on trouve une série d'applications du droit de « Hand-touch » : une première dans le « zig-zag trick » qui est une sorte de bras roulé et où nous apercevons l'un des lutteurs un genou à terre tenant (et à pleine main cette fois) le bras de l'adversaire pour le tirer en bas; une seconde dans la défense à employer contre ce même zig-zag trick et qui consiste à lâcher un instant la prise pour passer le bras sur le cou de l'adversaire et la reprendre aussitôt en courbant violemment celui-ci; une troisième qui consiste à glisser la paume gauche jusqu'au genou droit de l'adversaire pour le faire pivoter comme autour d'un point fixe ; une quatrième et une cinquième dans la défense contre le « hip swing » direct ou renversé; et; là encore, nous voyons non pas seulement la paume mais les doigts aussi, appliqués contre la nuque ou l'occiput de l'adversaire.

Alors ?... Alors, il semble que le Hand-touch soit quelque chose d'imprécis dont il convienne d'user sans en abuser — une façon de dièzes et de bémols dont un bon improvisateur sait se servir de manière à charmer son auditoire sans dénaturer le caractère fondamental de ses, motifs mélodiques. Et vraiment cette lutte islandaise est spirituelle puisqu'elle se contente d'un code si restreint et que ses champions auxquels on accorde tant de licence, savent pourtant demeurer fidèles depuis de longs siècles à ses principes essentiels.

A TRAVERS LES VIEUX LIVRES

On gagne toujours à feuilleter les vieux livres, ne fut-ce que pour, s'y convaincre que si le monde matériel subit quelques transformations, les hommes se ressemblent avec persistance...

Plus ça change...

Ecoutez Walter Scott. Voici l'un des héros de ses fameux romans qui se lamente sur la disposition des anciennes diligences.

« Ces voitures aujourd'hui dédaignées, avaient coutume, dit-il, de cheminer tranquillement comme une barque abandonnée au cours progressif des eaux ; mais la moderne diligence brûle le pavé avec la vitesse du même navire poussé contre les brisants ou plutôt avec la fureur d'une bombe qui éclate au terme de sa carrière au milieu des airs. L'ingénieur M. Pennant qui s'était fait un rôle de combattre avec une vive opposition ces chars rapides avait recueilli, m'a-t-on dit, un formidable catalogue des accidents qui, ajoutés à l'impôt des aubergistes dont le voyageur n'a guère le temps de discuter les comptes, à l'impertinence du cocher, à la despotique et insolente autorité du tyran nommé conducteur, composaient un tableau d'horreur auquel le vol, le meurtre, la fraude, le péculat prêtaient leurs couleurs sombres. » Mais, ajoute philosophiquement Walter Scott « tout ce qui flatte l'impatience de l'homme sera toujours bien accueilli malgré les périls et les avertissements. » Mon Dieu, oui. D'autant que lesdits périls pourraient bien proportionnellement diminuer au lieu d'augmenter avec la vitesse. Seulement n'est-il pas piquant de savoir qu'en 1818 il existait déjà des « ingénieurs M. Pennant » qui se « faisaient un rôle de combattre les chars rapides » et se dévouaient à compiler les accidents en un « formidable catalogue, » Ce M. Pennant, dont le type existe toujours, n'aurait-il pas d'aventure créé quelque ligue à cet effet ? Une bonne récompense à qui retrouvera les statuts de la Ligue de 1818.

Les regrets de Montaigne.

Il affecte de n'en pas avoir. Mais il en a tout de même ; voir ses *Essais*, livre II, chapitre XVII. « D'adresse et de disposition, je n'en ay point eu, dit-il ; et si suis fils d'un père dispos et d'une allégresse qui lui dura jusques à son extrême vieillesse. Il ne trouva guère homme de sa condition qui s'égalait à luy en tout exercice de corps ; comme je n'eu ay trouvé guères aucun qui ne me surmontast ; sauf au courir en quoy j'estoy des mediocres. De la musique ny pour La voix que j'y ay très inepte ny pour les instruments, on ne m'y a jamais sceu rien apprendre. A la danse, à la

paulme, à la lutte, je n'y ay peu acquerir qu'une bien fort legere et vulgaire suffisance ; à nager, à escrimer, à voltiger et à saulter, nulle du tout. Les mains, je les ay si lourdes que je ne scay pas escrire seulement pour moy ; de façon que ce que j'ay barbouillé, j'ayme mieux le refaire que de me donner la peine de le demesler. » Et la confession. continue. « Je ne scay pas clore à droite une lettre ny trancher à table qui vaille ny equipper un cheval de son harnois ny porter à point un oyseau et le lascher ; ny parler aux chiens, aux oyseaux, aux chevaux. » Ce qui le chipote le plus apparemment, c'est d'être d'une taille « un peu au-dessous de la moyenne » car il trouve que « ce deflaut n'a pas seulement de la laideur mais encore de l'incommodité » attendu que « à ceux mesmement qui ont des commandements et des charges, l'autorité que donne une belle presence et majesté corporelle en est à dire. » Tout cela ce sont bien des regrets. Seulement Montaigne s'empresse de voir le bon côté des choses. Il se trouve « au demeurant, la taille forte et ramassée, le visage non pas gros mais plein, la complexion entre le jovial et le mélancolique, moyennement sanguine et chaude. » De sorte que ces « conditions corporelles sont en somme très bien accordantes à celles de l'âme ; il n'y a rien d'allègre ; il y a seulement une vigueur pleine et ferme. » Montaigne peut se rendre cette justice qu'il « dure bien à la peine. » Mais tout de même, il n'est pas sans penser à son père et à regretter un brin d'être si nul « à nager, à escrimer, à voltiger et à saulter. » Ce n'était pas un débrouillard, quoi ! Pourtant il s'est pas trop mal débrouillé à travers la renommée. D'où il appert qu'il y a plusieurs façons de l'être.



EN VOULEZ-VOUS, DES MARATHONS ?

Si vous les aimez, soyez heureux ; on en a mis-partout. Il y en a des Anglais, des Français, des Italiens et des Américains... sans parler des Internationaux. Cette épidémie menace de s'étendre avec la rapidité d'un choléra. Souhaitons qu'elle disparaisse de même. A coup sûr elle n'aura pas Bté meurtrière physiologiquement parlant mais pour être un autre ordre, ses dégâts n'en seront